

En fait de politique, le Canada continue l'année comme il l'a commencée, d'une façon calme, digne et grave, sans agitation, sans secousse.

L'élection de Montréal-Centre préoccupe bien quelques esprits, mais ne les possède point tout entier : cela n'a rien de sérieux, c'est une fièvre intermittente et endémique de peu de durée à Montréal.

Deux ou trois meetings, où chaque candidat pérorait trois heures durant ; quelques paris entre les partisans des deux adversaires suffisent à calmer les accès. Au moment où paraîtra notre journal, d'ailleurs, le sort aura décidé entre les lutteurs, MM. Ryan et Devlin.

Il y a aussi les séances du comité d'enquête des Tanneries ; malheureusement le public n'est point admis dans le prétoire et les dépositions, à la lecture, perdent beaucoup, non de leur importance, mais de leur saveur. Ce qu'on aime à voir dans les débats de cette nature, c'est l'attitude, le geste du témoin, entendre son accent, suivre sur sa physionomie les plus fugitives impressions : voilà de quoi l'on est friand. Beaucoup seraient enclins à croire ainsi deux ou trois témoins par jour.

Les pays où la politique fait rage par exemple, ce sont la France, l'Espagne et les Etats-Unis.

Chez cette première puissance la situation, tendue à l'extrême depuis plusieurs années, menace de se rompre, et de finir on ne sait pas trop comment. Les divers groupes, loin de s'entendre, ne veulent rien céder et la position est actuellement, en 1875, ce qu'elle était en 1873 et en 1874.

Le Maréchal a adressé à la chambre un second message, dans lequel il demande l'adoption des mesures constitutionnelles propres à assurer la transmission de ses pouvoirs, et l'organisation d'une Chambre Haute ; la droite, par l'organe de M. Batbie, exige la priorité de discussion du bill concernant la seconde chambre, tandis que M. Laboulaye demande que l'on considère d'abord le projet de loi relatif à l'organisation des pouvoirs présidentiels. De là, débat, confusion, anarchie, car les extrêmes se réunissent, les centres se disjoignent, et toutes les mesures à voter, qui importent au pays, restent à couvert, attendant une embellie.

Le ministère a donné sa démission, et deux tentatives pour la formation d'un nouveau ont échoué. Le Président Mac-Mahon hésite et va de M. De Larcy à M. Dufaure, puis revient à M. De Broglie pour passer ensuite à MM. De Cazes et de Fourtou. Evidemment la fin approche, et un appel aux électeurs peut seul, en ramenant une majorité en Chambre, pourvoir à tout ce que demande le pays.

En Espagne, les événements, bien qu'ayant éclaté comme la foudre, prennent une excellente tournure. Voici le nouveau programme du jeune souverain :

Règlement de la question Cubaine et demande à l'Angleterre de restituer Gibraltar, moyennant compensation s'entend ; gouvernement libéral et constitutionnel, modelé sur ceux d'Angleterre et de Belgique ; adoption du système militaire Prussien ; réforme financière complète, faisant droit aux porteurs des obligations espagnoles ; encouragement au commerce, à l'industrie intérieure et extension des chemins de fer ; amnistie générale pour les crimes politiques ; liberté de conscience pleine et entière.

Le père de Don Carlos s'est prononcé en faveur de Don Alphonse, et le Pape, répondant aux félicitations de l'ex-reine d'Espagne, lui a envoyé la bénédiction apostolique ainsi qu'à son fils. Sa Sainteté a dit qu'il priait Dieu pour que ce dernier ait tout le bonheur possible dans les difficultés qu'il est sur le point de rencontrer.

Quant aux membres du nouveau ministère, voici quelques renseignements : Canovas del Castillo, chef de la régence du royaume jusqu'à la majorité d'Alphonse XII, a été ministre de l'intérieur en 1863, sous le règne d'Isabelle II, et plus tard, en 1866, ministre des colonies. Après la chute d'Isabelle, M. del Castillo fut élu aux Cortès où, en 1866, il était le principal orateur de la minorité conservatrice.

Le ministre des affaires étrangères Alexandre de Castro qui, lui aussi, a été ministre d'Isabelle II, a rempli les fonctions d'ambassadeur en Italie.

M. Pedro de Salaverría, ministre des finances, occupait le même poste sous le ministère du maréchal O'Donnell, de 1858 à 1863. Le ministre de la marine, le marquis Molins, a également rempli ces fonctions sous le ministère de Narvaez. On lui doit la création de l'escadre cuirassée espagnole. M. Manuel Orovio, ministre des finances, faisait partie du cabinet lors de la chute d'Isabelle, en 1868. Enfin, M. Manuel de Lara y Cardenas, ministre de la justice, a été conseiller d'Etat et intendant de l'île de Cuba sous le règne d'Isabelle II.

Le général Jovellar, le ministre de la guerre, a gouverné l'île de Cuba pendant plusieurs mois. C'est Jovellar qui était capitaine général de Cuba lors de l'affaire de *Virginia*.

M. Lopez de Ayala, ministre des colonies, a deux fois occupé ce poste depuis la Révolution de 1868, à laquelle il avait pris une part active. Quant à M. Romero Robledo, c'est un homme très-jeune encore qui a aussi occupé des fonctions publiques depuis 1868, bien qu'il appartint précédemment à ce qu'on appelait l'Union libérale, autrement dit à la faction O'Donnell-Narvaez-Serrano.

On croit qu'une alliance sera promptement négociée entre les partisans d'Isabelle II et ceux du duc de Montpensier par le mariage du jeune roi avec sa cousine germaine, la fille du duc. Les membres de la régence sont partisans de ce mariage.

Aux Etats-Unis, la question du moment est celle des troubles de la Louisiane ; et ce qui préoccupe sérieusement les bons esprits de tous les partis, c'est l'attentat inouï qui, au mépris de la constitution, vient d'être commis contre la Législature de l'Etat de la Louisiane.

Au milieu de la première séance de la Législature, sous prétexte d'illégalité dans l'élection de quelques membres, le général de Trobriand, à la tête d'un détachement de troupes, a envahi la salle des délibérations, et expulsé de force, en dépit des protestations du Président et de celles de la majorité de l'assemblée, cinq membres de la Chambre.

Divers pénibles incidents avaient précédé cette scène finale.

Le général de Trobriand dit agir en vertu d'ordres supérieurs et obéir aux instructions du gouverneur de fait de l'Etat, M. Kellogg, et dont voici la teneur :

« Une assemblée illégale d'hommes ayant pris possession de la Chambre des représentants, et la police étant dans l'impossibilité de les expulser, je vous prie de faire sortir de cette salle toutes les personnes qui n'ont pas le droit d'y rester. (Signé) : W. P. KELLOGG. »

Maintenant, voici la protestation digne et fière du *speaker*, M. Wiltz, contre cet abus de la force :

« En ma qualité de *speaker* de la Chambre des représentants de l'Etat de la Louisiane, j'ai protesté contre l'envahissement de notre salle par les soldats des Etats-Unis armés de fusils et de baïonnettes. Nous avons vu nos collègues saisis violemment et expulsés par la force des armes malgré notre protestation solennelle. Nous avons vu un détachement de soldats pénétrer dans la salle des représentants de la Louisiane. J'ai protesté contre tous ces actes au nom d'un peuple, au nom d'un Etat jadis libre, et au nom de l'Union entière, je proteste de nouveau. Le fauteuil du *speaker* de la Chambre est entouré par les troupes des Etats-Unis. Les membres du bureau sont prisonniers. Je déclare solennellement que la Louisiane a cessé d'être un Etat souverain,

qu'elle n'a plus de gouvernement républicain, et je fais appel aux représentants de l'Etat pour qu'ils se retirent avec moi devant cette démonstration armée. »

Après cette protestation tous les députés démocrates se retirèrent à la suite de l'Orateur.

C'est la première fois aux Etats-Unis qu'une troupe armée envahit la Chambre Législative d'un Etat quelconque.

Le Congrès vient d'être saisi de l'affaire, et c'est avec intérêt qu'on suivra les débats sur ce grave conflit.

Dans son premier message à la Législature de l'Etat de New-York, M. Tilden, le nouveau gouverneur, nous apprend que l'Etat de New-York renferme quatre millions et demi d'habitants, plus que n'en contenait toute la république en 1776.

Autre détail. L'Etat de New-York reçoit près des sept dixièmes de toutes les importations, et expédie près de la moitié des exportations des Etats-Unis.

A. ACHINTRE.

## LES BOURBONS

Nous croyons utile, à l'occasion de l'arrivée au trône de Don Alphonse, qui, comme on le sait est un Bourbon, de donner quelques détails sommaires sur cette famille historique.

On distingue trois maisons de Bourbon, qui tirent leur nom de Bourbon-l'Archambault, leur résidence, et du Bourbonnais qui formait leur comté ; elles sont unies entre elles par les femmes.

La 1ère maison est issue d'Adhémar, sire de Bourbon, vers 913, et s'éteignit en 1218.

La 2ème eût pour chef Guy, sire de Dampierre, qui épousa, en 1197, la fille d'Adhémar.

La 3ème remonte au sixième fils de St. Louis, Robert de Clermont, qui, en 1272, épousa l'héritière de la deuxième maison. C'est de là que descend Henri IV, par son père Antoine de Bourbon.

Il y a eu dans cette famille, la branche aînée et la branche cadette. La première commença en 1311 avec Pierre Ier, tué à la bataille de Poitiers et finit en Charles de Bourbon, le fameux Connétable, celui que Bayard apostrophait si rudement, et qui mourut au siège de Rome.

Les Bourbons actuels appartiennent à la branche cadette, qui commence à Jacques, comte de la Marche, troisième fils de Louis Ier, tué par les Grandes Compagnies, en 1361.

Henri IV est la tige des Bourbons qui ont depuis régné en France, à Naples et à Parme.

Bourbons de France—Lo Louis XIII laissa deux fils : Louis XIV, chef de la branche aînée, qui régna en France jusqu'en 1830, et Philippe d'Orléans, chef de la branche cadette, élevée au trône en 1830.

La branche aînée se continua par Louis XV, arrière-petit fils de Louis XIV ; 2o par Louis XVI, petit-fils de Louis XV, et par ses frères, Louis XVIII et Charles X. Ce dernier fut le père du duc de Berry, qui a laissé un fils posthume, le duc de Bordeaux, Comte de Chambord, prétendant actuel au trône de France.

Bourbons d'Espagne—Issus de Philippe d'Anjou, deuxième fils du Grand Dauphin, et petit-fils de Louis XIV ; occupa le trône d'Espagne en 1701, sous le nom de Philippe V. Elle se continue par Ferdinand VI, Charles III, Charles IV, Ferdinand VII, la Reine régente Marie-Christine, la reine Isabelle, et enfin le fils de cette dernière Don Alphonse. Don Carlos, le père du prétendant actuel, était frère de Ferdinand VII, mort en 1833, et qui légua sa couronne par testament à l'Infante Isabelle.

A. A.

## ALPHONSE XII

Alphonse de Bourbon, fils d'Isabelle II, qui vient d'être proclamé roi d'Espagne, est né le 28 novembre 1857. Il est donc âgé de 17 ans. On l'a baptisé sous les noms d'Alphonse-François-Assise-Ferdinand-Pie-Jean-Marie de la Conception-Grégoire. Il a eu le pape pour parrain, ce qui explique pourquoi il porte trois des noms de l'hôte du Vatican (Pie-Jean-Marie).

La célébrité du nouveau roi ne va pas au-delà de ce que nous venons de rapporter. On assure qu'il a reçu à Vienne une bonne éducation, religieuse et littéraire. Depuis quelques mois il était élève de l'école militaire de Woolwich (Angleterre), où se trouve aussi le jeune Bonaparte. Alphonse de Bourbon est grand et fort pour son âge ; on le dit beaucoup mieux constitué que son camarade, le fils de l'ex-impératrice Eugénie.

On se souvient qu'en 1870, deux ans après la révolution qui l'avait détrônée, Isabelle a abliégué en faveur de son fils. Dès cette époque elle comptait sur une restauration éventuelle ; elle préparait les voies en effaçant

sa personnalité impopulaire derrière l'enfant dont on vient de faire un roi d'Espagne.

Le titre d'Alphonse XII que prend le nouveau souverain a besoin d'être expliqué. Depuis cinq cents ans, aucun roi d'Espagne n'a porté le nom d'Alphonse. Il faut remonter à l'époque où le roi de Castille ne possédait qu'une partie de la péninsule pour trouver, en 1312, un Alphonse XI, dit le Vengeur, qui vainquit les Maures dans plusieurs rencontres, mais sans faire autrement parler de lui. Le prénom d'Alphonse paraît avoir été donné au jeune prince pour éviter l'emploi de noms qui avaient acquis, depuis Charles IV et Ferdinand VII, une triste notoriété. On voulait aussi rappeler le souvenir d'Alphonse X, dit le Sage, l'auteur de *Las Partidas*, c'est-à-dire du vieux recueil de lois sur lequel Ferdinand basa la célèbre ordonnance par laquelle il abolissait la loi salique et nommait sa fille Isabelle II héritière de la couronne au détriment de son frère, don Carlos.

## BOUTADE

LES RACCOMMODEURS DE LA NATURE

Loin de nous, ici, la prétention de mettre sur la sellette les honorables industriels qu'on appelle vulgairement orthopédistes, perruquiers et dentistes.

Honnêtes gens que l'imperfection physique du genre humain a condamnés à ce genre de travaux forcés qui consiste à redresser les bosses, à regarnir les mâchoires et à repeupler les crânes dénudés !

Il y aurait, d'ailleurs, ingratitude et maladresse à jeter la pierre à des voisins dont vous et moi nous aurons peut-être besoin demain.

Quel homme, en effet, peut se flatter d'échapper aux fourches caudines de la décrépitude et de la patte d'oie ?

Ce n'est donc pas à ces raccommodeurs de la nature que je viens faire ici un procès aussi tardif que mérité.

Il en est d'autres qui, sous le prétexte honnête de chercher l'idéal, se livrent journellement aux plus baroques conceptions.

Il en est d'autres qui ont pris à tâche de tellement défigurer dans leurs œuvres la personification humaine, que parfois on est en conscience tenté de se demander si le beau moderne ne serait pas devenu le laid.

Ouvrez, par exemple, n'importe quel volume de prose ou de poésie et cherchez aux premiers feuillets le portrait de l'héroïne.

Elle aura nécessairement une taille de guêpe, un col de cygne, des dents de perles, des lèvres de cerise, des yeux d'émeraude, des cheveux de corbeau, un menton à fossettes, un front olympien, et des narines de lionne effarouchée.

Construisez dans votre pensée un être pourvu de cet assemblage disparate, et vous verrez un peu la belle caricature que cela vous donnera !

Voilà où conduit l'abus de la métamorphose et du style imagé.

A l'absurde, à l'impossible, au ridicule !

Certes, je suis loin de blâmer les licences poétiques ; sans elles, tous les grands poètes, Victor Hugo en tête, seraient morts dans le lit de Gilbert, entre deux sœurs de charité.

Mais, quand déjà le vrai n'est pas toujours vraisemblable, pourquoi l'affubler d'une invraisemblance de plus ?

Quoi de plus ravissant au contraire, et de plus noble que la nature même ?

Ses raccommodeurs ont beau faire ; leurs efforts impuissants et mesquins me rappellent l'histoire de cette couturière en robes, qui, pour faire valoir l'harmonie de ses ciseaux, avait affublé dans son atelier, une magnifique copie de la Vénus de Milo, d'une ceinture régente et d'une cage américaine !

Mais ce n'est pas seulement la littérature qui est encombrée de ces gâcheurs de torse et de ces raccommodeurs après la lettre.

Parcourez les musées et les galeries ; analysez froidement d'un œil réalisé les tableaux et les statues qui les décorent, et vous déplorerez bientôt les mêmes excès, les mêmes audaces et les mêmes erreurs.

Et ne croyez pas qu'il s'agisse là seulement de fautes de dessin, de pinceau, de crayon ou de couleur.

Pas le moins du monde !

Chaque artiste a son idéal et n'en veut pas démordre.

Pour l'un, toute la femme est dans les hanches ;

L'autre nourrit ses personnages de côtes de melon et de grosses noix.

Un voisin voit des os partout ; ses personnages, ses maisons, ses arbres, ont une apparence amaigrie et *squellettiq*.

Un autre *masculinise* Junon et *féminise* Hercule ; il faut avaler le nectar et l'am-